# Nancy Farmer La maison du scorpion Médium

## *Le livre*

El Patrón a cent quarante ans et il est l'homme le plus puissant du monde. Il règne sans partage, depuis son luxueux palais décoré de son emblème, le scorpion, sur Opium, ce nouveau pays créé au XXIe siècle, entre le Mexique et les États-Unis, entièrement dédié à la culture du pavot et à l'enrichissement des trafiquants de drogue.

Quand il mourra, il emportera dans sa tombe ses richesses mais aussi ses serviteurs, sa maisonnée, comme les pharaons et les anciens rois chaldéens.

Mais, pour l'heure, El Patrón n'a pas l'intention de mourir. Il veut vivre neuf vies, comme les chats et les démons.

C'est à cela que servent les clones, des réservoirs d'organes jeunes et sains, des presque humains que l'on décérèbre à la naissance.

El Patrón est si orgueilleux qu'il a exigé que Mattéo, son clone, fasse exception à la règle et grandisse avec son cerveau. Le problème, c'est que, quand on a un cerveau, on s'en sert.

## *L'auteure*

Nancy Farmer est née en Arizona et vit aujourd'hui en Californie, mais ce sont ses années africaines qui l'ont le plus influencée. Elle a travaillé à dix-sept ans au Zimbabwe comme technicienne de laboratoire, scientifique et écrivain. « Le caractère, la façon de voir les choses et l'humour dingo des gens que j'ai rencontrés là ont eu un effet déterminant sur mon écriture », dit-elle.

Nancy Farmer

# La maison du scorpion

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Valérie Dayre

Médium
*l'école des loisirs*
11, rue de Sèvres, Paris 6e

*À Harold pour son amour et son soutien indéfectibles,*
*et à Daniel, notre fils. À mon frère, le Dr Elmon LeeCoe,*
*et à ma sœur, Mary Marimon Stout.*
*Enfin, et non moins important, à Richard Jackson,*
il capo di tutti capi *des éditeurs de livres pour la jeunesse.*

# Liste des personnages

## La famille Alacrán

***Matt :*** Matteo Alacrán, le clone.
***El Patrón :*** le Matteo Alacrán d'origine ; un puissant seigneur de la drogue.
***Felipe :*** fils d'El Patrón ; mort depuis longtemps.
***El Viejo :*** petit-fils d'El Patrón et père de Mr Alacrán ; un très vieil homme.
***Mr Alacrán :*** arrière petit-fils d'El Patrón ; mari de Felicia, père de Benito et de Steven.
***Felicia :*** épouse de Mr Alacrán ; mère de Benito, Steven et Tom.
***Benito :*** fils aîné de Mr Alacrán et de Felicia.
***Steven :*** fils cadet de Mr Alacrán et de Felicia.
***Tom :*** fils de Felicia et de Mr MacGregor.
***Fani :*** épouse de Benito.

## Visiteurs et alliés des Alacrán

***Sénateur Mendoza :*** politicien puissant aux États-Unis ; père d'Emilia et de María ; également appelé Dada.
***Emilia :*** fille aînée du sénateur Mendoza.
***María :*** fille cadette du sénateur Mendoza.
***Esperanza :*** mère d'Emilia et de María ; disparue lorsque María avait cinq ans.
***Mr MacGregor :*** un seigneur de la drogue.

## Esclaves et domestiques

***Celia :*** cuisinière en chef, chargée de s'occuper de Matt.
***Tam Lin :*** garde du corps à la fois d'El Patrón et de Matt.

***Daft Donald :*** garde du corps d'El Patrón.
***Rosa :*** gouvernante ; geôlière de Matt.
***Willum :*** médecin chef pour la maisonnée Alacrán ; amant de Rosa.
***Mr Ortega :*** professeur de musique de Matt.
***Professeur :*** un eejit.
***Hugh, Ralph, et Wee Wullie :*** membres de la Patrouille des Domaines.

### Des gens en Aztlán

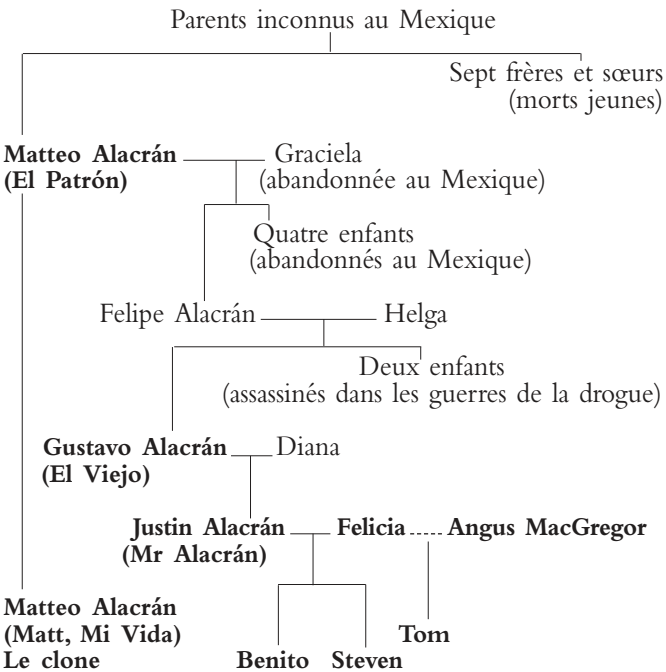
***Raúl :*** un gardien.
***Carlos :*** un gardien.
***Jorge :*** un gardien.
***Chacho :*** un garçon perdu.
***Fidelito :*** un garçon perdu ; huit ans.
***Ton-Ton :*** un garçon perdu ; conducteur du collecteur de crevettes.
***Flaco :*** le plus âgé des garçons perdus.
***Luna :*** garçon perdu responsable de l'infirmerie.
***Guapo :*** vieil homme fêtant El Día de los Muertos.
***Consuela :*** vieille femme fêtant El Día de los Muertos.
***Sœur Inéz :*** une infirmière au couvent de Santa Clara.

### Personnages divers

***Bouldepoil :*** chien de María.
***El Látigo Negro :*** Le Fouet Noir, ancien personnage de série télévisée.
***Don Segundo Sombra :*** Monsieur Seconde Ombre, ancien personnage de série télévisée.
***El Sacerdote Volante :*** Le Prêtre Volant, ancien personnage de série télévisée.

***Eejits :*** personnes dont le cerveau est implanté de puces électroniques ; qualifiés également de zombies.
***La Llorona :*** La Femme en pleurs ; personnage légendaire qui, la nuit, erre à la recherche de ses enfants perdus.
***Chupacabras :*** Le Suceur de sang de chèvre ; créature légendaire qui boit le sang des chèvres, des poulets et, parfois, des êtres humains.

# ARBRE GÉNÉALOGIQUE DE LA FAMILLE ALACRÁN




**en caratères gras : en vie**
en caractères maigres : décédés

# JEUNESSE : 0 À 6 ANS

## Au commencement

Au commencement il y en avait trente-six, trente-six gouttelettes de vie si minuscules qu'Eduardo ne pouvait les voir qu'au microscope. Il les examina avec anxiété dans la pièce obscurcie.

De l'eau bouillonnait dans les tubes qui serpentaient le long des murs chauds, humides. De l'air était pulsé dans les chambres de développement. Une sourde lueur rougeâtre éclairait les visages des laborantins, qui observaient chacun sa rangée de petits récipients en verre contenant une gouttelette de vie.

Eduardo disposa les siens l'un après l'autre sous la lentille du microscope. Les cellules étaient parfaites – du moins en apparence. Chacune était pourvue de tout ce que nécessitait sa croissance. Cet univers infiniment petit recelait tellement de données ! Même Eduardo, qui connaissait parfaitement le processus, était impressionné. Étaient déjà inscrites là la future couleur des cheveux du sujet, sa taille adulte, et même sa préférence pour les épinards ou les brocolis. Peut-être aussi aurait-il une vague attirance pour la musique ou les mots croisés. Tout cela déjà contenu dans la gouttelette.

Enfin, les membranes extérieures tremblotèrent, une cloison médiane apparut et les cellules se divisèrent en deux. Eduardo soupira. Tout allait bien se passer. Il regarda croître les échantillons, puis les disposa avec soin dans l'incubateur.

Mais non, tout ne se passa pas bien. Fut-ce un défaut dans l'alimentation, la température, la lumière, Eduardo n'en sut rien. Très rapidement, plus de la moitié moururent. N'en restaient à présent plus que quinze, et Eduardo sentit comme un grand froid dans le ventre. S'il échouait, il serait expédié aux Domaines, et qu'adviendrait-il alors d'Anna et des enfants, et de son vieux père ?

– C'est normal, dit Lisa, si proche qu'Eduardo sursauta.

Elle comptait parmi les techniciens les plus expérimentés. Elle avait travaillé durant tant d'années dans l'obscurité que son visage était devenu d'un blanc crayeux et qu'on lui voyait les veines sous la peau.

– Comment cela, normal ? demanda Eduardo.

– Les cellules ont été congelées il y a plus de cent ans. Elles ne peuvent pas être aussi vigoureuses que des échantillons prélevés hier.

– Si longtemps que ça, s'émerveilla Eduardo.

– Mais certaines doivent se développer, fit sévèrement Lisa.

Aussi Eduardo recommença-t-il à s'inquiéter. Pendant un mois, tout alla bien. Vint le jour où il implanta les minuscules embryons dans les vaches porteuses. Celles-ci étaient alignées en rang, en attente patiente. Elles étaient alimentées par des tubes, et leurs corps soumis à l'exercice par des bras métalliques géants qui leur saisissaient les pattes pour les manœuvrer comme si les bêtes cheminaient dans un champ sans fin. De temps en temps, l'une remuait les mâchoires dans une tentative de rumination.

Rêvaient-elles de pissenlits ? se demanda Eduardo. Sen-

taient-elles quelque vent fantôme ployer des graminées contre leurs jarrets ? Grâce à des implants crâniens, leur cerveau ne recelait qu'une félicité paisible. Mais se rendaient-elles compte que des enfants se développaient dans leur utérus ?

Peut-être détestaient-elles le traitement qui leur était infligé ; toujours est-il qu'elles rejetèrent bel et bien les embryons. L'un après l'autre, alors qu'ils n'avaient encore que la taille de petits poissons de friture, ceux-ci moururent.

Jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un.

Eduardo dormait mal la nuit. Il criait dans son sommeil, et Anna lui demandait ce qui n'allait pas. Il ne pouvait lui dire que, si ce dernier embryon mourait, il perdrait sa place. Il serait envoyé aux Domaines. Alors elle, Anna, et leurs enfants, et le vieux père, seraient jetés sur les routes brûlantes et poussiéreuses.

Or cet unique embryon grandit jusqu'à devenir un être doté de bras, de jambes et d'une douce figure rêveuse. Eduardo l'observait grâce aux échographies.

– Tu tiens ma vie entre tes mains, lui disait-il.

Comme s'il pouvait entendre, le fœtus incurvait son tout petit corps dans la matrice jusqu'à se tourner vers l'homme. Eduardo éprouvait alors un élan de tendresse irraisonné.

Le jour venu, il reçut le nouveau-né dans ses bras comme s'il s'agissait de son propre enfant. Ses yeux se voilèrent lorsqu'il le coucha dans un berceau et se saisit de la seringue qui priverait le petit être de son intelligence.

– Ne le pique pas, celui-là, intervint Lisa en arrêtant vivement son geste. C'est un Matteo Alacrán. On les garde toujours intacts.

*T'ai-je rendu service ?* songea Eduardo en regardant le bébé tourner la tête vers les infirmières, qui s'empressaient dans leurs uniformes blancs empesés. *M'en seras-tu reconnaissant plus tard ?*

## La petite maison dans les champs de pavots

Matt se planta devant la porte et écarta les bras afin d'empêcher Celia de partir. La lumière bleutée du petit matin éclairait le séjour exigu. Le soleil n'était pas encore apparu au-dessus des lointaines collines à l'horizon.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? fit la femme. Tu es un grand garçon, maintenant, presque 6 ans. Tu sais que je dois travailler.

Elle le saisit pour l'écarter de son chemin.

– Emmène-moi avec toi, supplia Matt, attrapant la chemise de Celia.

– Arrête, dit Celia en libérant doucement son vêtement. Tu ne peux pas venir, *mi vida*. Tu dois rester caché dans le nid comme une gentille petite souris. Il y a des faucons dehors, qui mangent les souriceaux.

– Je ne suis pas un souriceau !

Matt avait crié d'une voix suraiguë qu'il savait très agaçante. Il voulait bien se faire gronder si ça lui permettait de retenir Celia quelques instants. Il ne supportait pas l'idée de rester seul un jour de plus.

Celia le repoussa.

– *¡Callate !* Tais-toi ! Tu veux me rendre sourde ? Tu n'es qu'un petit morveux, qui a de la bouillie à la place de la cervelle !

Maussade, Matt s'affala dans le gros fauteuil.

Celia s'agenouilla aussitôt pour l'enlacer.

– Ne pleure pas, *mi vida*. Je t'aime plus que tout au

monde. Quand tu seras plus grand, je t'expliquerai certaines choses.

Sûrement pas. Elle avait déjà fait cette promesse. L'envie de batailler quitta brusquement Matt. Il était trop petit et trop faible pour lutter contre ce qui poussait Celia à l'abandonner chaque jour.

– Tu me rapporteras un cadeau ? demanda-t-il en se tortillant pour échapper à son étreinte.

– Bien sûr ! s'exclama la femme.

Aussi Matt la laissa-t-il partir, mais il était toujours en colère. Une drôle de colère, parce qu'il avait envie de pleurer en même temps. La maison était trop vide sans Celia pour chantonner, heurter les casseroles, ou parler de gens qu'il n'avait jamais vus et ne verrait jamais. Même quand elle dormait – et elle sombrait facilement dans le sommeil après ses longues heures de cuisine à la Grande Maison –, sa chaude présence emplissait toute la maisonnette.

Lorsque Matt était plus petit, il n'y avait pas eu de problème. Il s'amusait avec ses jouets et regardait la télévision. Il regardait aussi par la fenêtre les champs de pavots blancs qui s'étiraient jusqu'aux collines lointaines. Toute cette blancheur lui blessant les yeux, il se détournait avec soulagement pour retrouver la pénombre fraîche de l'intérieur. Récemment, pourtant, Matt s'était mis à observer l'extérieur avec plus d'attention. Les champs de pavots n'étaient pas entièrement déserts. De temps à autre, il apercevait des chevaux – qu'il reconnaissait pour en avoir vu dans des livres – marchant entre les rangs de fleurs blanches. Dans la lumière éclatante, il était difficile de distinguer les cavaliers, mais il semblait qu'il ne s'agissait pas d'adultes, plutôt d'enfants comme lui.

Suite à cette découverte, son désir s'accrut de les voir de plus près.

Grâce à la télévision, il savait que les enfants allaient rarement seuls. Ils faisaient des choses à plusieurs, comme construire des châteaux forts, taper dans un ballon ou se bagarrer. Matt ne voyait jamais âme qui vive à l'exception de Celia et, une fois par mois, du docteur. Ce dernier était un homme revêche qui n'aimait pas du tout Matt.

Matt soupira. Pour faire quoi que ce soit, il lui fallait sortir, or Celia répétait que c'était trop dangereux. D'ailleurs, portes et fenêtres étaient verrouillées.

Il s'installa à une petite table en bois et prit l'un de ses livres, *Pedro el Conejo*. Matt savait lire – un peu – l'anglais et l'espagnol. De fait, Celia et lui mêlaient les deux langues quand ils se parlaient, mais cela n'avait pas d'importance : ils se comprenaient.

Pedro el Conejo était un vilain petit lapin qui se glissait dans le jardin du señor MacGregor pour lui croquer ses laitues. Le señor MacGregor décidait de transformer le voleur en chair à pâté mais, après maintes aventures, Pedro s'en sortait. C'était une histoire plaisante.

Matt se leva pour aller traîner dans la cuisine, qui contenait un petit réfrigérateur ainsi qu'un four à micro-ondes. Sur celui-ci, une pancarte signalait *PELIGRO !!!* DANGER !!! assortie de petits carrés de papier jaune qui disaient tous NON ! NON ! NON ! Pour mieux se garantir de tout risque, Celia avait enroulé autour du micro-ondes une ceinture fermée par un cadenas. Elle vivait dans la hantise que Matt trouve le moyen d'ouvrir le four pendant son absence et « se cuise ses petits gésiers », comme elle disait. Matt ignorait ce qu'étaient les gésiers et ne souhaitait pas l'apprendre. Il contourna l'engin dangereux pour atteindre le réfrigérateur – à ça il avait droit. Celia le remplissait chaque soir de mets délicieux, et en abondance puisqu'elle cuisinait pour la Grande Maison. Matt se servit en sushis, tamales, pakoras,

blintzes – tout ce que mangeaient les habitants de la Grande Maison. Le frigo contenait également en permanence un carton de lait et des bouteilles de jus de fruits.

Un petit saladier en main, Matt se rendit dans la chambre de Celia. D'un côté se trouvait un grand lit affaissé, recouvert de coussins crochetés et d'animaux en peluche. À sa tête étaient accrochés un énorme crucifix et une image de Notre-Seigneur Jésus avec Son Cœur percé de cinq épées. Matt trouvait l'image effrayante. Le crucifix était encore pire car il luisait dans l'obscurité. Matt leur tournait le dos ; ça ne l'empêchait pas d'aimer la chambre de Celia.

Vautré au milieu des coussins, il fit semblant de donner à manger au chien en peluche, à l'ours, au lapin (*conejo*, corrigea-t-il). Ce fut amusant un moment, puis un grand vide envahit Matt. Ce n'étaient pas de vrais animaux. Il pouvait leur raconter tout ce qu'il voulait, ils étaient incapables de comprendre. En fait, ils n'étaient même pas *là*.

Pour les punir de ne pas exister réellement, il les tourna vers le mur, puis s'en alla dans sa propre chambre. Elle était bien plus petite, à moitié occupée par le lit. Les murs étaient couverts d'images que Celia avait découpées dans des magazines : vedettes de cinéma, animaux, bébés – Matt n'était pas emballé par les bébés, mais Celia les trouvait irrésistibles –, fleurs, articles de journaux. Une photo représentait des acrobates debout les uns sur les autres, formant une immense pyramide. SOIXANTE-QUATRE, était-il écrit en légende. UN NOUVEAU RECORD POUR LA COLONIE LUNAIRE.

Une autre image montrait un homme tenant une grenouille entre deux tranches de pain. Matt ne trouvait là rien de drôle, mais Celia riait chaque fois qu'elle la voyait.

Il alluma le téléviseur et regarda des feuilletons. Les gens se disputaient tout le temps dans ce genre de truc. Ça n'avait pas de sens et, quand ça en avait, ce n'était pas intéressant. *Ce n'est pas vrai*, pensa Matt avec une terreur soudaine. *C'est comme les animaux*. Il pouvait bien parler, parler, parler, personne ne l'entendrait.

Un sentiment de désolation le submergea, si profond qu'il crut mourir. Il se recroquevilla pour ne pas hurler. Des sanglots lui coupaient le souffle. Des larmes roulaient sur ses joues.

Et puis – et puis –, par-delà les bruits de la télé et ses pleurs, il entendit une voix qui appelait. Une voix claire et forte – une voix d'enfant. Bien réelle.

Matt courut à la fenêtre. Celia lui recommandait toujours d'être prudent quand il regardait dehors, mais dans l'excitation il oublia. D'abord il ne vit que l'aveuglante étendue livide des pavots. Puis une ombre passa devant la croisée. Matt se recula si prestement qu'il tomba au sol.

– Qu'est-ce que c'est que cette baraque ? dit quelqu'un.

– Une cabane d'ouvrier, fit une autre voix, plus haute.

– Je ne pensais pas qu'ils avaient le droit d'habiter dans les champs d'opium.

– C'est peut-être une remise. Essayons d'ouvrir.

La poignée de la porte remua. Matt se tapit sur le plancher, le cœur battant. Quelqu'un approcha son visage du carreau, les mains en visière pour tenter de voir dans la pénombre. Matt se pétrifia. Il avait souhaité de la compagnie mais cela arrivait trop vite. Il se sentait comme Pedro el Conejo dans le jardin du señor MacGregor.

– Hé, il y a un môme là-dedans !

– Quoi ? Laisse-moi voir.

Un second visage se pressa au carreau. C'était une fille aux cheveux noirs et à la peau mate, comme Celia.

– Ouvre la fenêtre, petit. Comment tu t'appelles ?

Terrifié, Matt ne pouvait articuler un mot.

– C'est peut-être un idiot, déclara platement la fille. Dis, est-ce que tu es idiot ?

Matt secoua le tête. La fille se mit à rire.

– Je sais qui habite ici, fit soudain le garçon. Je reconnais la photo sur la table.

Matt se souvint du portrait que Celia lui avait donné pour son dernier anniversaire.

– C'est la vieille grosse cuisinière, reprit le garçon. Comment elle s'appelle ?… En tout cas, elle ne vit pas avec les autres domestiques. Ça doit être sa tanière. Je ne savais pas qu'elle avait un môme.

– Ou un mari, souligna la fille.

– Ouais. Ça explique des choses. Je me demande si Père est au courant. Il faudra que je lui demande.

– Tu ne feras pas ça ! s'exclama la fille. Tu attirerais des ennuis à la cuisinière.

– Dis donc, on est sur les terres de ma famille, et mon père m'a dit d'avoir l'œil à tout. Toi, tu n'es qu'en visite.

– Et alors ? Mon père à moi dit que les domestiques ont droit à une vie privée, et comme il est sénateur des États-Unis, son opinion a plus de valeur.

– Ton paternel change d'opinion plus souvent que de chaussettes, fit le garçon.

Matt ne put entendre la réponse de la fille. Les enfants s'éloignaient de la maison, et il ne perçut plus que le ton indigné des voix.

Il tremblait des pieds à la tête, à croire qu'il venait de rencontrer l'un des monstres dont lui parlait Celia, qui hantaient le monde extérieur, le *chupacabras* peut-être. Le *chupacabras* vous suçait le sang et vous laissait sécher comme une vieille peau

de cantaloup. Les choses s'étaient passées trop vite. Mais il avait bien aimé la fille.

Le reste de la journée, Matt oscilla entre crainte et joie. Celia l'avait mis en garde : il ne devait jamais, jamais se montrer à la fenêtre. S'il venait quelqu'un, il devait se cacher. Mais les enfants avaient été une si merveilleuse surprise qu'il n'avait pu s'empêcher de se précipiter pour les voir. Ils étaient plus âgés que lui. De combien d'années, Matt n'aurait su le dire. En tout cas, ce n'étaient pas des grandes personnes et ils ne semblaient pas dangereux. Celia serait quand même furieuse si elle l'apprenait. Matt décida de ne rien lui dire.

Ce soir-là, elle revint avec un livre de coloriage que les enfants de la Grande Maison avaient jeté. Comme la moitié seulement avait été coloriée, Matt passa avant le dîner une agréable demi-heure à utiliser les moignons de crayons que Celia lui avait apportés en d'autres occasions. Une odeur de fromage et d'oignons frits arrivait de la cuisine, et Matt devina que Celia préparait un plat d'Aztlán*. C'était rare. Généralement, elle était tellement fatiguée à son retour qu'elle se contentait de réchauffer des restes.

Il coloria toute une prairie en vert. Le crayon étant presque réduit à rien, il fallait s'appliquer pour bien l'utiliser jusqu'au bout. La couleur verte procurait à Matt un sentiment de bonheur. Si seulement il avait pu contempler une prairie semblable au lieu du blanc aveuglant des pavots. Il imaginait l'herbe moelleuse comme un lit et parfumée comme la pluie.

– Très joli, *chico,* fit Celia au-dessus de son épaule.

* Dans ce roman, l'auteur fait d'Aztlán le nom d'un pays, l'ancien Mexique. Il s'agit du nom du berceau du peuple aztèque, qui fonda en 1325 Tenochtitlán, la future ville de Mexico. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

L'ultime fragment de crayon s'écrasa dans les doigts de Matt.

– *¡Qué lástima !* Je verrai si j'en trouve un autre dans la Grande Maison. Ces gamins sont si riches qu'ils ne remarqueraient rien si je leur prenais toute leur fichue boîte, soupira Celia. Enfin, je n'en prendrai que quelques-uns. La souris est plus en sécurité quand elle ne laisse pas ses empreintes sur le beurre.

Ils dînèrent de quesadillas et d'enchiladas. Les mets pesaient lourdement sur l'estomac de Matt.

– *Mamá,* fit-il sans réfléchir, parle-moi encore des enfants de la Grande Maison.

– Ne m'appelle pas *Mamá,* dit Celia d'un ton cassant.

– Excuse-moi, fit Matt.

Le mot lui avait échappé. Celia lui avait dit depuis longtemps qu'elle n'était pas sa vraie mère. Pourtant, les enfants à la télé avaient des *mamás,* et Matt avait pris l'habitude de considérer Celia comme telle.

– Je t'aime plus que tout au monde, reprit vivement Celia. Ne l'oublie jamais. Mais on t'a seulement prêté à moi, *mi vida*.

Matt avait du mal à comprendre ce mot *prêté*. Cela semblait indiquer qu'on ne donne une chose que pour un petit moment… et que par conséquent celui qui l'avait *prêté* voudrait un jour le reprendre.

– Les enfants de la Grande Maison sont des sales gosses, crois-moi, reprit Celia. Paresseux comme des chats et aussi ingrats. Ils mettent tout sens dessus dessous et ordonnent aux femmes de chambre de nettoyer. Avec ça, jamais un merci. Même si tu passes des heures à leur faire des gâteaux décorés de roses en sucre, de violettes et de feuilles vertes, ils ne savent pas dire le merci qui sauverait leurs misérables petites

âmes. Ils s'empiffrent en goinfres égoïstes et te disent que ça a un goût de vase !

Celia paraissait fâchée, comme si la chose s'était produite récemment.

– Il y a Steven et Benito, lui rappela Matt.

– Benito est le plus grand. Un vrai diable ! Il a 17 ans et pas une fille des Domaines n'est à l'abri avec lui. Mais oublie ça. Des histoires d'adultes, très ennuyeuses. Bref, Benito est comme son père, à savoir un chien habillé en humain. Il part à l'université cette année, et on sera tous bien contents de ne plus le voir.

– Et Steven ? demanda patiemment Matt.

– Il n'est pas si mauvais. Quelquefois, je pense qu'il a peut-être une âme. Il passe son temps avec les filles Mendoza. Elles, ça va, quoique ce qu'elles font à fréquenter ces gens laisserait perplexe Dieu en personne.

– Il ressemble à quoi, Steven ?

Il fallait parfois longtemps à Matt pour soutirer à Celia ce qu'il désirait savoir – en l'occurrence, les noms des enfants apparus à la fenêtre.

– Il a 13 ans. Grand pour son âge. Cheveux blonds. Yeux bleus.

*Ce doit être lui*, pensa Matt.

– En ce moment, les Mendoza séjournent à la Grande Maison. Emilia a 13 ans aussi, une très jolie fille aux cheveux noirs et aux yeux bruns.

*Ce doit être elle*, décida Matt.

– Au moins, elle a de bonnes manières. Sa sœur Maria a ton âge et joue avec Tom. Enfin, si on peut appeler ça jouer. La plupart du temps, elle finit par éclater en sanglots.

– Pourquoi ? fit Matt qui aimait entendre raconter les méfaits de Tom.

Du même auteur à *l'école des loisirs*

Collection MÉDIUM

*Elle s'appelait Catastrophe*

*© 2005, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier*
*© 2014, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique*
*Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse : mars 2005*

ISBN 978-2-211-21888-7